

Le Gouvernement interdit
les manifestations ouvrières
du 1^{er} Mai.
Il ne tolère que les fascistes.
A nous de prendre la rue.

Le Libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
Chèque postal : Delecourt 691-12
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

Rédaction : GEORGES BASTIEN
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

ABONNEMENTS
FRANCE ÉTRANGER
Un an... 12 fr. Un an... 18 fr.
Six mois... 6 fr. Six mois... 9 fr.
Trois mois... 3 fr. Trois mois... 5 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un
milieu social qui assure à chaque indi-
vidu le maximum de bien-être et de
liberté adéquat à chaque époque.

Les Libertés ne se donnent pas, elles se prennent !...

PREMIER MAI 1925 Tout Change !

Le Premier Mai est, pour la classe ouvrière de tous les pays, un jour mémorable entre tous.

Le Premier Mai n'est pas, il ne peut pas être la Fête du Travail.

Quand le souffle pur et vivifiant de la Révolution aura chassé les miasmes putrides que charrie l'air social actuel ; lorsque, s'étant débarrassés des capitalistes rongeurs et des gouvernants assassins, les travailleurs goûteront au sein de la concorde universelle, les joies saines du Bien-Etre et de la Liberté ; lorsque les producteurs pourront librement procéder à l'organisation rationnelle et équitable de la production, de la consommation et des multiples arrangements individuels et collectifs qui comportent le développement actuel de la Société ; quand, devenus raisonnables et clairvoyants et n'ayant plus aucune raison de se haïr et de s'entredéchirer, les humains s'entraimeront et s'entraideront, la Vie deviendra, pour tous, si douce et si belle, que chaque jour sera comme un jour de Pêlé.

Mais fêter le Travail, alors que les meilleurs ouvriers de sa libération sont sauvagement traqués par toutes les polices et odieusement condamnés par toutes les magistratures, alors que les militants les plus actifs et les plus énergiques subissent les rigueurs de la prison ou de l'exil, alors que partout le Travail est opprimé par l'Etat et affamé par le Capital, ce serait d'une si cruelle absurdité que j'ai peine à concevoir qu'on ait pu y songer.

LE PREMIER MAI DOIT ETRE, POUR LE PROLETARIAT MONDIAL, UNE JOURNÉE DE REFLEXION, DE PROPAGANDE ET D'ACTION.

Et plus les travailleurs d'une nation sont victimes de l'exploitation patronale et de la répression gouvernementale, plus ils ont le devoir, en ce jour du Premier Mai, de se recueillir afin d'envisager plus vaillamment leur lamentable situation et de resserrer les liens naturels qui devraient unir tous les opprimés contre tous les oppresseurs.

Je pense à vous, prolétaires d'Espagne, à vous sur qui pèse une dictature de sang et de boue, à vous qui présentez subitement un régime d'atrocité arbitraire et d'ignominieuse esclavage.

Dans l'immense domaine où s'élabore la révolution libératrice du Travail contre le Parasitisme, l'Espagne apparaît, hier encore, comme une terre d'élection. Les regards de ceux qui, d'un pôle à l'autre, aspirent à la délivrance, se fixaient, attentifs et passionnément anxieux, sur cette terre travaillée par des militants résolus. Tous ceux qui, par le vaste monde, se dépensent à l'affranchissement des salariés, attendaient, avec une fébrile impatience, que de ce pays qui n'a pas connu les horreurs de la récente guerre partît le vibrant appel des esclaves brisant leurs chaînes.

Il semblait, prolétaires d'Espagne, que vous fussiez mieux préparés que les prolétaires des autres pays et que vous fussiez appelés à donner à vos frères de l'Europe occidentale et, plus particulièrement, à vos camarades des pays latins, l'exemple du soulèvement victorieux et libérateur.

Et voici que sur vous s'est abattue une répression sauvage. Le mouvement magnifique qui inspirait à vos frères de travail et de misère du monde entier une fervente admiration et qui symbolisait tous vos espoirs a été brutalement paralysé par une persécution abominable. Et c'est avec terreur que vous vous demandez et que nous nous demandons quand il vous sera possible de reconstruire vos puissantes organisations de combat et de renouer la chaîne de vos glorieuses traditions de révolte.

Je pense à vous, prolétaires d'Italie, qui subissez la honte d'un Mussolini. Sur vous aussi, naguère, étaient fixés les regards des travailleurs assoiffés d'émancipation. Je me souviens de l'immense joie dont nos coeurs s'emplirent quand nous apprîmes que vous aviez pris possession de vos usines, et des délectants espoirs dont ce geste admirable fut partout le signal.

Que sont devenus vos Bourses du Travail, vos Maisons du Peuple, vos Syndicats, vos Coopératives, vos Bibliothèques propres, claires, et tous ces groupements actifs, vivants, combattifs sur lesquels s'appuyait l'action révolutionnaire de votre pays et qui semblaient à la veille de transformer en une bienfaisante et féconde réalité le Rêve de Bien-Etre et de Liberté que nourrissent les déshérités des deux hémisphères ?

Que sont devenus vos militants, les plus déterminés, les plus valeureux, les plus convaincus ?

Vous aussi, frères d'Italie, vous vous demandez, et nous nous demandons comme vous, quand et comment il vous sera possible de reconquérir le terrain perdu et de reprendre la bataille au point où vous l'avez laissée.

Je pense à vous, prolétaires de Bul-

garie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie, d'Angleterre, de Belgique, de Pologne, de Suisse, de Hollande, des pays scandinaves et des régions balkaniques ; prolétaires d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie, travailleurs de toutes races, de toutes langues, de toutes couleurs et de toutes nationalités, qui, d'un bout de la terre à l'autre, êtes et restez courbés sous le joug des Gouvernants et des Possédants.

Je vous vois peiner et souffrir, vous exténuer au travail et vivre dans l'indigence, créer toutes les richesses et n'en posséder aucune, faire de notre globe un paradis pour les Maîtres et les Riches, tandis que ce globe demeure pour vous un enfer.

Je songe aux quarante millions de prolétaires qui, hier encore, se sont massacrés sur l'ordre de leurs dirigeants et je suis pris d'angoisse à l'idée que, demain, s'il plait à ceux-ci d'ordonner un nouveau carnage, vous contre-mettez peut-être, travailleurs, la folie et aurez la lâcheté de vous entretuer avec la même inconscience et la même férocité.

Et je pense à vous, enfin, prolétaires de France, dont l'aveuglement est — comme l'Océan — insondable, et la crédulité illimitée ; à vous qu'aucune déception ne guérit de votre confiance dans les Gouvernants, qu'aucune expérience n'éclaire, qu'aucune leçon ne corrige, qui, bernés et trahis par tous les partis et tous les blocs politiques, n'en persistez pas moins à vous donner des maîtres et à croire, ô démente ! que, parce que vous les aurez choisis vous-mêmes, ils ne vous bernent ni ne vous trahiront !

Bouleversée par l'immense majorité des hommes est la Vie, qui, cependant, pourrait, qui devrait être heureuse pour tous ! Ah ! comme il serait facile d'assurer à tous la satisfaction des besoins physiques, intellectuels et moraux dont chacun subit l'impérieuse loi, si dans le grand Tout qu'alimenterait sans cesse le travail accompli joyeusement par tous, tous pouvaient puiser leur quote-part de Bien-Etre, de Savoir, de Beauté et d'Amour !

LE PREMIER MAI DOIT ETRE, POUR LE PROLETARIAT MONDIAL, UNE JOURNÉE DE REFLEXION, DE PROPAGANDE ET D'ACTION.

Ce jour-là, la classe ouvrière doit se soustraire au travail et se recueillir. Elle a le devoir de méditer sur les iniquités qui la frappent et d'en étudier les causes profondes. Elle doit avoir le sentiment que, sans distinction de couleurs, de nationalités, de sexe ni d'âge, elle est, en tous pays, victime des mêmes inégalités, des mêmes spoliations, des mêmes oppressions.

Elle doit comprendre que, partout, les Gouvernants et les Patrons sont les ennemis irréductibles des Travailleurs. Elle doit se convaincre qu'elle porte en soi — pas ailleurs — toutes les ressources indispensables à son affranchissement. Elle doit acquiescer à la certitude qu'il ne lui est possible de se libérer qu'en engageant, contre le Capital et l'Etat un combat sans merci et que cette guerre implacable ne peut prendre fin que lorsque ces deux iniquités fondamentales : l'Etat et le Capitalisme, auront été totalement et définitivement anéantis.

Elle doit exprimer son inébranlable volonté de poursuivre, par tous les moyens, cet anéantissement nécessaire. Elle doit s'organiser et se tenir prête à accomplir la seule action qui la rendra maîtresse de ses destinées : la Révolution communiste-libératrice.

Face aux exigences impérieuses de l'heure présente et tout en ne perdant pas de vue l'idéal d'un « Bien-Etre et Liberté » qui constamment doit les inspirer, les Travailleurs doivent, en ce Premier Mai 1925, inscrire en tête de leurs revendications immédiates : la journée de huit heures et la lutte contre le Fascisme assasin.

Sébastien FAURE.

Vanzetti retourne en prison

Nous apprenons cette semaine que Vanzetti a été reconnu sain d'esprit par les médecins. Il a été reconduit en prison. Et maintenant se repose à nouveau la question. Sacco et Vanzetti vont-ils être quand même exécutés, malgré que la preuve ait été faite qu'ils sont étrangers à l'assassinat du comptable de Brockton ?

La justice américaine, digne de ses concours de partout, joue comme avec une souris, avec les espoirs des deux condamnés.

Après trois ans de souffrance et de torture, Sacco et Vanzetti finiront-ils par être électrocutés ?

Ce serait trop odieux. L'opinion mondiale ouvrière a déjà fait hésiter les bourreaux. Elles les empêchera de commettre le crime qu'ils méditent.

Il ne reste plus que les véritables victimes de cette triste affaire. Au sens bourgeois sont-ils coupables ? Nous n'avons pas à le rechercher, bien que notre conviction va vers la non culpabilité.

Cependant, il nous faut souligner la sauvagerie des policiers pour arracher des aveux aux malheureux tombés entre leurs griffes, toutes les dénégations des brutes de la Tour Pointue ne nous enlèveront jamais de l'esprit la venue de pauvres loques humaines qui eurent le malheur de passer plusieurs journées dans la chambre « d'accouchement ».

Ces procédés ne doivent plus subsister ; trop de choses épouvantables furent faites dans les in-paces de la police judiciaire. Le martyre enduré par les deux révolutionnaires doit être le dernier.

Solidaire avec les courageux anonymes qui arrêtaient l'élan fasciste, nous ne pouvons que répéter notre intention de les soutenir par tous les moyens. Les deux otages de la bourgeoisie doivent être remis en liberté, il ne suffit pas d'avoir arraché par la souffrance ou de déclarations de torres bourriques pour maintenir en prison des hommes qui pourraient à juste titre être des plaigistes. Et puis les fascistes n'ont-ils pas cherché cela ? Si ce fait est, les ouvriers de Montmartre étaient en état de légitime défense !

Nous nous attendions bien à ce brusque changement qui stupéfie et terrifie tout à la fois les jeunes hoberaux nationalistes. Ils croyaient les travailleurs mûrs pour l'esclavage, ils se sont trompés, et, au contraire des politiciens du bloc des gauches qui versent des larmes de crocodiles, nous nous contentons de dire comme simple oraison funèbre : « C'est tant pis pour eux, fallait pas qu'ils y aillent ».

H. Delecourt.

Un Travailleur syndiqué tué

Un patron cimentier assassin

Le 11 avril, à Lyon, l'entrepreneur Lechamps, dont on ignore encore les motifs, tua l'un de ses ouvriers d'un coup de revolver en plein cœur, l'ouvrier cimentier tyrolien Albert Marignoni, 24 ans.

Devant cet horrible assassinat l'Union des Syndicats du Rhône mit son drapeau en berne et avec la Ligue d'Action du Bâtiment et le Syndicat des Cimentiers, décidèrent le lendemain, jour des obsèques, l'arrêt complet du travail dans la ville de Lyon en signe de protestation.

La Fédération y était représentée par son délégué régional, 20.000 travailleurs accomplirent les obsèques du camarade assassiné.

Devant des actes semblables, est-ce que la classe ouvrière restera toujours désarmée en face d'un patron arrogant et farouche. Allons les gars du Bâtiment, à l'action, contre le patronat capitaliste le travail doit triompher.

AVIS

Un certain nombre de nos correspondants nous envoient encore le courrier rue Montmartre. Nous les prions de ne plus le faire. La rédaction et l'administration du Libertaire sont à 9, rue Louis-Blanc. Y envoyer toute la correspondance.



Policiers et fascistes sont unis contre les ouvriers.

La grève générale révolutionnaire balayera tous ces chiens de garde.

POUR NOS MARTYRS

Dans un émouvant et courageux livre, Paul Perret, nous décrit les hideurs de Biribi. Cette publication de faits authentiques est destinée, nous l'espérons, à hâter le mouvement d'impulsion nécessaire à l'abolition des bagnes militaires.

Je veux croire que les 250.000 lecteurs qui ont suivi les péripéties inimaginables, se déroulant dans les gouffres sanguinaires de « Biribi » et, d'ailleurs, ne se contenteront pas de vaines émotions, s'il en était ainsi, ce serait à désespérer de tout.

Nous avons appris, par des témoins dignes de foi, jusqu'à quel point, le féroce sadisme des chouchus peut s'étendre impunément ; les hyènes et les chacals sont certainement des fauves inoffensifs, comparés aux brutes avinées qui ont pour mission spéciale d'exterminer d'innocentes victimes que des lois de forbans leur fournissent à profusion.

Nous pouvons sans crainte d'exagération affirmer que les scènes d'antan où l'on jetait un homme en pâture aux fauves affamés, que les supplices chinois et romains sont considérablement dépassés par eux qui, dans l'art de martyriser, rendraient jaloux Néron lui-même.

Mais il n'y a pas qu'à Biribi que l'on torture la chair humaine. Tous les bagnes civils et militaires ne sont que d'ignobles tombeaux et malheur au maudit qui tombe là-bas.

Mais il n'y a pas que des insomnies, des déserteurs et toutes sortes de victimes de cette bestiale institution qu'est l'armée ! Il y a aussi de sincères et nobles militants qui n'attendent pas l'élan collectif, se sont offerts en holocauste pour leurs semblables.

Ils sont légion les Law et les Taillie, les Castagna et les Bonomini.

Evocations un peu le passé et revivons la pensée avec nos chers héros ! Les flics assassins chargent sauvagement une foule désarmée, les chevaux piaffent, les hommes, vieillards et enfants, les brutes déchaînées ont dégainé, leur sauvagerie n'a plus de borne, c'est l'assassinat dans toute l'acception du mot, un ouvrier, écorché et révolté, tire un coup de revolver sur les assassins de ses frères ; il a simplement atteint un casque... Alors ! c'est la ruade et, à plusieurs, les bourgeois s'acharnent après leur victime, comme une loge saignante. Law est incarcéré et les chaînes-lourdes de l'Injustice l'envoient au bagne ; l'histoire de Taillie est analogue.

Castagna défend sa vie contre un groupe d'apaches à Mussolini.

Bonomini abat un reltre, chef fasciste, qui, non satisfait de ses crimes antérieurs, venait en France continuer ses sinistres exploits. Oh ! ceux-là, M. Herriot ne les expulsa pas !

Tout de même, quand l'on sait que des généraux assassins n'ont jamais été inquiétés ; quand on sait que toutes les canailles qui édifièrent leurs fortunes, dans la boue et le sang, sont parfois décorées !

Est-ce que ce brutal paradoxe n'est pas un défi lancé à l'humanité ?

Que répondra à cela le jésuite Donceur qui court à la boucherie, et qui ose l'afficher sur les murs de Paris, lui qui s'insurge (bien à tort d'ailleurs) contre l'Amnistie ?

Que répondront toutes ces tripouilles qui, de Castelnau à Daudet, trébuchent une ère de sang et de terreur !

Nous entendons discuter avec cette clique de vauriens qui se targuent de religion, si cette religion se rapporte à leur moral, nous pourrions la classer au fronton de la tyrannie la plus féroce !

Mais, en dehors, de ce chaplet, propageant le choléra sur la planète, il est heureusement des hommes et des femmes pourvus d'un cœur. A ceux-là nous leur disons :

Jusqu'à quand allons-nous laisser égorgé et supplicier des innocents ? Allons-nous, enfin, taire nos rancunes et nous unir pour l'obtention d'un geste indispensable et très pressant ?

Que pèsent nos vicissitudes, nos maux ? Que sont nos revendications matérielles, en regard de l'épouvantable martyrologe de ceux qui, bannis de l'humanité, attendent vainement la fin de leurs tortures ?

Il n'y a vraiment qu'en nous qu'ils puissent encore espérer.

Alors, camarades, songez que là-bas la mort n'attend pas.

Qu'en ce Premier Mai un cri terrible et puissant monte de nos poitrines : l'Amnistie ! Alors seulement, quand nous aurons brisé les chaînes des bagnes, quand nous aurons ouvert toutes les prisons, avec nos amis, nous pourrions songer à briser les nôtres.

Si nous ne sommes pas capables de cela, nous sommes de bien piètres révolutionnaires.

Henri CASTHELAZ.

Coups de Griffes

Le parlementaire et journaliste bien pensant Taillinger rêve des lauriers de Droulède, l'ancien chef des écrivains nationalistes de l'Affaire Dreyfus.

Avec le concours de Castelnau et autres Binet-Vallier, il veut implanter en France et particulièrement à Paris les mœurs fascistes qui règnent principalement en Italie et en Espagne.

Pierre Taillinger aspire à être notre Mussolini ou le Primo de Rivera national, certes, il court des chances, mais il court aussi des risques... qu'il a librement choisis ! Les mœurs qui veulent imposer le président des Jeunes Patriotes, les mœurs des connaisseurs, l'expérience de Mussolini en Italie, pour ne citer qu'un exemple de réaction féroce à travers le monde, nous édifie et nous terrifie.

Oh ! non, nous ne pouvons oublier que des milliers de militants et ouvriers révolutionnaires furent lâchement assassinés, torturés, bastonnés, emprisonnés et exilés.

Nous avons présente à la mémoire la destruction des Bourses du Travail, des Maisons du Peuple, des Coopératives, des imprimeries, des journaux anti-fascistes par le vandalisme et l'incendie des milices policières, des mercenaires fascistes.

Le directeur de la Liberté (17) et toute sa clique fleurdésailée ainsi que tous ses réactionnaires républicains y compris, sa meute de policiers démocrates et postistes sociaux se sont figurés un seul instant que nous assisterions en spectateurs à ses menées, à leurs menées de terreur, de violence et de dictature.

Quelle erreur !

Qui sème le vent récolte la tempête, les événements de Montmartre le démontrent magistralement, et il est inutile que la presse stipendiée par les fonds secrets continue à verser des larmes de crocodiles et à broder un roman mensonger sur les victimes de ce drame social et sur les pseudo-inculpés, contre qui toute la presse hurle à la mort, sans rimes et sans raisons.

Fermes vos gueules, O ! journaliers qui avez applaudi sadiquement à tous les assassinats des prolétaires, des révolutionnaires et des anarchistes.

Finissez votre comédie macabre, le sang dégoûtant de vos plumes, vous êtes des chiens de garde monstrueux ! Fermes vos gueules !

Ici, nous ne sommes pas des amis de ceux que l'on accable. Nos divisions proviennent de raisons théoriques et révolutionnaires, simplement ! Cependant, nous déclarons que nos sympathies vont à leurs victimes, car nous serons toujours irréductiblement dressés contre tous les chasseurs et, par conséquent, avec tous les chassés, avec tous les traqués.

Les tentatives de réaction fasciste dont M. P. Taillinger est l'animateur sont dangereuses pour l'avenir du prolétariat, pour la liberté et pour la Révolution intégrale. Que le peuple révoque le fascisme, que le mouvement ouvrier y songe sérieusement en ce jour de 1^{er} Mai.

Quant aux anarchistes, toujours les premiers pour les causes nobles, qu'ils se préparent, qu'ils soient vigilants, qu'ils obtiennent les querelles, l'heure est grave.

J.-S. Boudoux.

